

séance du lundi 21 juin 1999

## L'HUMOUR DANS LE SERIEUX

Jean CAZENEUVE, André DAMIEN,  
Yvon GATTAZ et Jean TULARD

### Communication de Jean CAZENEUVE

Le mot « humour » est dérivé du latin *humor* qui désignait toute sorte de liquide ou de fluide et qui s'appliqua plus spécialement aux humeurs du corps humain. Ce vocable fut utilisé par les anciens médecins, notamment Hippocrate et Galien, pour aboutir à une théorie générale des humeurs. C'est en Angleterre que le mot « humour » fut adopté avec la signification qu'il a encore de nos jours, et on le rattache à ses origines en disant que ses adeptes sont animés par une bonne ou une mauvaise humeur. C'est en Italie que fut consacré le terme « humoriste ». A la suite d'une noce à Rome, de joyeux compères constituèrent une société qu'ils baptisèrent Académie des « humoristi ».

En 1878, l'Académie française admit l'adjectif « humoristique » tout en ignorant encore le mot « humour ». Plusieurs auteurs, parmi lesquels Cuzamian, Escarpit, Alfred Sauvy, se rallient à la conclusion selon laquelle le mot en question est indéfinissable. Le *Dictionnaire Littré* présente l'humour comme un mot anglais signifiant « gaieté d'imagination, veine comique ». Mais il définit l'écrivain humoriste comme celui qui « traite avec gaieté une matière sérieuse ».

Il semble en effet que l'humour se caractérise plutôt par sa fonction suprême qui est, en définitive, de dédramatiser une situation. Pour illustrer cette approche, et puisque le mot nous vient d'outre-Manche, citons un exemple qui se situe à Londres pendant la dernière guerre mondiale. Un bombardement avait détruit la façade et la devanture d'un magasin où, le lendemain, fut accroché un écriteau ainsi rédigé: « Le magasin est plus ouvert que d'habitude. »

Cette fonction de dédramatisation s'exprime assez bien par ce que les Anglais appellent d'un mot difficile à traduire: l'*understatement*, c'est-à-dire par des mots ou des phrases qui se situent au-dessous de la réalité ou même de la pensée. Ce procédé peut aller jusqu'à la négation de l'extrême tragédie, ce qui constitue l'humour noir, aboutissant même à une façon de ne pas prendre la mort au sérieux. Ainsi, en 1794, Malesherbes marchant vers la guillotine buta sur une pierre et s'exclama: « Mauvais présage! Un Romain à ma place ferait demi-tour. » Oscar Wilde, découvrant les honoraires de son médecin, lui déclara: « Docteur, je meurs au-dessus de mes moyens. » Voici encore un dialogue au sujet d'un mourant: « Quand va-t-il s'éteindre? - Oh! Vous savez, ce n'était pas une lumière. »

L'humour se marie souvent avec la dérision, voire avec une légère méchanceté, mettant en évidence les défauts d'autrui ou rabaissant ses prétentions. A un quidam lui affirmant: « Je ne suis pas plus bête qu'un autre », Clemenceau répondit: « Quel autre ? »

A un député qui l'interpellait en concluant : « Il faut absolument que le gouvernement solutionne ce problème », le même Tigre promettait: « Nous allons nous en occuper. »

L'humour peut s'exercer tout naturellement dans le calembour. En effet, en jouant avec le double sens d'un mot ou d'un phonème, on peut détourner une affaire mal engagée vers d'autres voies. Les exemples les plus évidents en sont nombreux. Édouard Herriot mit ainsi un point final à une discussion trop longue avec son ami le nonce apostolique: « Moi, vous savez, je suis athée, Dieu merci! »

Sous des formes très variées, depuis l'humour noir jusqu'à d'inoffensifs jeux de mots ou bien au prix d'une ironie parfois grinçante et d'un jeu avec les règles habituelles, l'humour fait oublier une situation difficile ou ennuyeuse. Il est alors un dérivatif par le rire ou le sourire.

Plusieurs auteurs ont cherché à mettre en lumière ses fondements psychologiques plus ou moins conscients. Selon Freud, il a pour effet de « ramener à peu de chose un investissement affectif ». Le fondateur de la psychanalyse va même jusqu'à en faire une sorte d'attitude stoïcienne et il lui donne pour devise : « Supporte et fais semblant de ne pas connaître les maux, qu'ils viennent de toi ou d'ailleurs. »

Mais n'oublions pas que l'humour est une forme de comique baignant dans un contexte sérieux qu'il est chargé de transfigurer. En même temps, il enseigne la modération et un certain mépris pour l'outrecuidance. Il peut, s'il persiste, devenir un trait de caractère voire même un art de vivre.

En définitive, les humoristes sont gens de bonne compagnie, même s'il faut parfois redouter leur esprit.

\*  
\* \*

### *Communication d'André DAMIEN*

L'humour, contrairement à ce que l'on pense *a priori*, est une manifestation de l'intelligence qui doit être prise au sérieux. C'est un tour d'esprit qui consiste, en présence d'une situation insupportable ou d'une indignité qui révolte, à nier cette situation dans une formulation excessive qui la rend comique, soulignant les contradictions qu'elle comporte et exagérant à l'extrême ces éléments absurdes, angoissants ou terribles.

L'humour, d'origine britannique, et dont les maîtres sont Swift et Dickens, consiste à conserver une apparence paisible et même glacée pour décrire des situations ou des idées que l'on veut évoquer sans tomber dans l'indignation, la véhémence ou en manifestant une haine que des gentlemen ne sauraient exprimer en public.

L'humour est donc une forme de révolte, il est porteur d'idées et infiniment sérieux. André Breton note « le singulier pouvoir de domination sur soi-même et sur les autres que confère l'humour ». L'humour peut être drôle, mais il ne l'est pas par nature, il est le moyen d'exprimer avec correction et courtoisie des sentiments ou des idées dont l'expression pourrait être insupportable sans cela. Il n'est pas un mot d'esprit, il est une tournure d'esprit.

On ne peut le comparer à ces jeux verbaux que sont les traits, les jeux de mots, les calembours, l'équivoque, les jeux d'esprit, l'« à-peu-près », l'oxymore ou l'antiphrase, ce sont en effet des formes d'esprit qui demandent une grande agilité intellectuelle qui peuvent parfois être porteurs d'idées, mais qui peuvent aussi n'être qu'une réplique inattendue dont l'insolite fait le charme et suscite le sourire.

Un exemple de ce type d'humour ou de comique par le burlesque de la situation et le côté absurde du propos nous est donné par Alphonse Allais avec cette réponse à un de ses amis qui lui avait envoyé une missive: « J'ai longtemps tardé à vous répondre, car, lorsque le facteur a sonné pour m'apporter votre lettre, j'étais au fond du jardin. »

On trouve la même forme d'esprit lorsque Octave Gréard, célèbre et austère professeur à la Sorbonne, académicien, suivant en toge jaune le char funèbre de Félix Faure, entendit un titi parisien s'écrier à son passage et à celui de ses collègues : « Tiens voilà les cocus », par allusion à la couleur jaune dont les professeurs de lettres étaient revêtus, et répliqua : « Non, mon ami, ce n'est qu'une délégation. » Ce type de « mot », simple trait d'esprit, n'a ni sérieux, ni réflexion, ni profondeur, mais il peut susciter un sourire car il est inattendu.

Il ne faut pas confondre non plus l'humour avec les pensées, jeu d'esprit dont Jules Lemaitre a su dénoncer le caractère artificiel et l'absence de sérieux, notamment la pensée antithétique qui, selon lui, consiste à opposer deux termes contradictoires pour en tirer un effet. Un exemple: il y a « des larmes qui sourient et des rires qui sont des larmes ». Cela n'a aucun sens, mais peut faire illusion dans le salon d'une dame de qualité qui vient exhiber un académicien devant ses habitués.

L'anecdote libre, la gaudriole, la plaisanterie de *l'Almanach Vermot*, n'ont rien à voir non plus avec l'humour, même si elles parviennent parfois à dérider le lecteur ou l'auditeur. La drôlerie peut résulter d'un jeu de mots, du rapprochement inhabituel ou de l'utilisation de mots dans un sens différent. Exemple : le célèbre chroniqueur judiciaire Géo London, sortant des Folies Bergère, tombe de tout son long sur le trottoir ; il se relève endolori, et s'écrie, à l'intention des péripatéticiennes qui déambulaient tout près : « De grâce, Mesdames, vous qui faites le trottoir, pourquoi le faites-vous si dur ? »

Autre exemple de mot d'esprit sans pensée, et donc sans sérieux, se rapportant à la politique : un voyageur narre devant le prince de Ligne l'usage burlesque d'un pays d'Afrique qu'il vient d'explorer où les ministres se réunissent en conseil présidé par le roi coutumier du pays et se placent dans une cruche remplie d'eau pour se protéger de la chaleur excessive. Le prince de Ligne de répondre: « Je connais un pays encore plus étrange, c'est celui où, au Conseil des ministres, ce sont les cruches qui siègent seules. »

Certains jeux de mots ou traits d'esprit peuvent avoir une portée supérieure à leur apparence formelle. A une époque où règne le « bien-penser » et où il est interdit de s'écarter d'un certain nombre d'idées reçues et matraquées par les médias, un mot d'esprit peut faire prendre conscience brusquement de l'absurdité du système qui s'impose à l'opinion publique et notamment à l'opinion intellectuelle, et les pressions audacieuses et quasiment terroristes qui émanent des « mirobolants ». C'est en effet sous ce nom que l'ancien ministre Jacques Limousy, dans son excellent livre intitulé *Le bélier bleu*, qualifie ces personnages qui dominent la pensée française et en définissent les modes convenables : « Les mirobolants sont des personnages surtout attentifs à leur destin de vedette, à l'affût du moindre événement pour émettre des réflexions sentencieuses, bilieuses pour certains, désagréables pour d'autres, mais satisfaisantes pour eux-mêmes. »

« Proche du mirobolant, l'intellectuel qui, aux champs comme à la ville, déploie une activité fébrile et peuple les conseils, associations, formations, partis politiques, comités divers d'une présence dominatrice. Il rédige pour lui-même ou pour d'autres motions, pétitions, placets, requêtes, en suit le destin, en contrôle les débouchés, court, harangue, adhère aux causes, champion de Fanti, du pro, du contre, il peuple les médias, n'accepte pas qu'on l'interrompe, coupe la parole, bref.. se dévoue avec superbe et se sacrifie avec arrogance. »

L'attitude féministe jusqu'à l'absurde des mirobolants, notamment par la féminisation de tous les noms d'emplois, l'attitude contrainte et ridicule vis-à-vis des problèmes posés par la coexistence des différentes races, peut être stigmatisée dans une plaisanterie qui va bien au-delà de ses termes propres. C'est ainsi qu'est née une anecdote que ses auteurs situent dans une conférence internationale où les délégués sont de nationalité, de tempérament ou de couleurs de peau différents. L'un de ces délégués se penche vers son voisin et lui dit: « Pouvez-vous me prêter un crayon noir ? » Et l'autre lui répond : « On ne dit plus crayon noir mais crayon de couleur. » L'anecdote banale va bien au-delà de sa signification première.

Le comique peut être parfois une définition austère et sérieuse dont l'exagération permet de comprendre le sel. C'est ainsi qu'Auguste Detœuf, dans les propos d'O.-L. Barenton, confiseur, écrit cette définition mémorable : « Consulter: façon respectueuse de demander à quelqu'un d'être de votre avis. »

Le monde judiciaire, parce qu'il est une improvisation perpétuelle pour ceux qui prennent la parole, peut susciter aussi des mots comiques le plus souvent involontaires, parfois conscients de leur effet. Comme le disait Tixier-Vignancour : « Un juge qui a ri ne peut plus être totalement méchant. » Certes le comique des prétoires est bien usé aujourd'hui et son déclin suit celui de la justice qui perd chaque jour de sa sérénité et de sa majesté. Mais autrefois subsistaient des journalistes spécialisés dans les comptes rendus de presse, et des auteurs de recueils d'anecdotes que naguère on estimait savoureuses. Le genre est en déclin, car lues « à froid », ces anecdotes perdent le plus souvent l'essentiel de leur saveur. Citons néanmoins quelques-uns de ces traits. Madeleine Jacob, célèbre chroniqueur judiciaire de *L'Humanité* après la Libération, écoutant le somptueux éloge en forme d'oraison funèbre (c'est le seul mot dont on puisse qualifier l'intervention de Tixier-Vignancour à l'annonce de la mort tragique du général de Larminat qui présidait la Haute Cour de justice) de ce grand soldat, a titré dans *L'Humanité* : « L'éloge de César par Brutus ». Tous les lecteurs ont-ils compris, on en doute, en tout cas ce mot était porteur d'une certaine vérité.

Une autre anecdote peut aider à comprendre le comique involontaire de l'improvisation. Ainsi l'avocat général qui, après avoir entendu l'accusé exprimer son repentir à l'audience, l'interrompt pour lui dire: « Des remords, mon ami, il fallait en avoir avant. » Ou encore le mot de ce président interrompant une voyante extra-lucide qui comparaisait devant lui et lui demandait: « Puisque vous êtes voyante, pouvez-vous nous dire à quoi le tribunal va vous condamner? » La voyante de répondre : « Je serai acquittée. » « Pourquoi donc ? », demande le président. « Car on n'aurait jamais vu un juge français se moquer d'un justiciable avant de le condamner. »

Autre mot qui nous est rapporté par ce grand avocat qu'était Pierre Loewel. Un magistrat venait d'acquitter un client. « C'est très joli, lui dit-il, d'être innocent, encore ne faut-il pas en abuser. » Ce mot est le doublet d'un autre mot attribué à un président de cour d'assises: « La Cour vous acquitte, mais n'y revenez pas.»

Ce comique judiciaire, si artificiel soit-il, est intéressant, car il a pour conséquence de démonter l'atmosphère trop solennelle dont la justice entoure le plus souvent ses procès (puisque, selon le mot de Stephen Hecquet, la justice n'est que la forme endimanchée de la vengeance). La drôlerie de certains de ces traits, leur comique involontaire issu du rapprochement inattendu de mots sans rapports logiques entre eux, ne constitue pas de l'humour, car ces mots judiciaires n'ont pas été construits à l'effet de manifester une révolte devant une situation tendue à la limite du supportable, ils sont simplement des répliques excellentes ou médiocres qui marquent l'imagination des auditeurs des grands procès d'assises.

En général, plus la pensée de l'avocat est obscure, plus l'ironiste y trouve du plaisir. Abel Hermant a finement noté ce trait dans un livre aujourd'hui oublié, *Le frisson de Paris* (p. 21). Il y décrit la plaidoirie d'un avocat et note: « Il termina sa plaidoirie avec une ironie si délicate que les juges ne la saisirent plus. » Et aussi: « Ce fut pour lui une jouissance, car les véritables ironistes aiment que l'on ne les entende pas, plaisir analogue, en plus relevé, à celui que se donnent les rapins d'épater le bourgeois. »

Il existe aussi un comique parisien, qui va du mot d'esprit sanglant à la plaisanterie de garçon de bain, mais qui n'a pas de rapport direct avec l'humour, car il n'a pas de fonction idéologique. Il s'agit d'un jeu de mots destiné à surprendre. C'est le cas de ce mot cruel de Tristan Bernard qui, reçu par un couple de sa connaissance, dont la femme avait la réputation d'être légère, se vit imposer après le dîner la formalité de l'autographe dans l'album de famille. Il s'y refusa tout d'abord énergiquement, puis, devant l'insistance de son hôte, céda pour écrire ces simples mots : « Ma-me-mi-mo-mu, ta-te-ti-to-tu, ba-be-bi-bo-bu, ca-ce-ci-co.... il ne faut jamais parler de corde dans la maison d'un pendu. »

Ces mots peuvent être parfois drôles ou surprenants, ils sont en tout cas sans profondeur et ne se confondent donc pas avec l'humour, ils ne sont pas sérieux. Le philosophe Alain est d'ailleurs catégorique sur ce point : « Un trait d'esprit annonce toujours la mort d'une idée » (Propos du 19 janvier 1923, Éd. Pléiade, p. 458).

L'humour glacé sur fond d'indignation contenue n'existe pas en France. C'est une invention anglaise adaptée à la nature de ce peuple, du moins tel qu'il était-il y a quelques décennies. Il semble qu'il y ait une pudeur outre-Manche à exprimer des sentiments avec une conviction absolue ou véhémence. Dans les assemblées parlementaires, et notamment à la Chambre des Lords, après un exposé fort sérieux de la question abordée, le parlementaire termine toujours par un *joke*, c'est-à-dire qu'il détend l'atmosphère par une plaisanterie. Les Américains ont imité ce trait de caractère des Anglais. En France, nous préférons une autre forme comique: l'ironie. Qu'est-ce que l'ironie? C'est l'acte d'interroger en feignant l'ignorance. Socrate en est sans doute l'initiateur ou du moins a-t-il donné à ce genre littéraire ses lettres de noblesse. L'ironie consiste à s'exprimer en disant apparemment le contraire de ce que l'on veut exprimer, elle se rapproche en cela de l'antiphrase. On prétend que les Grecs ont inventé l'ironie dans un but religieux et pour ne pas irriter les dieux ou les génies qui auraient pu se venger à l'audition des paroles exprimées par les humains, des critiques ou des dérisions dont ils étaient l'objet. Il fallait donc cacher l'identité de ceux que l'on visait et c'est ainsi que les Grecs nommèrent les Érynies du nom d'Euménides, c'est-à-dire de bienveillantes, pour cacher leurs propos et s'efforcer de ne pas irriter ces dangereuses déesses. La comtesse de Ségur nous apprend qu'en Ecosse les habitants craignaient, il y a quelques décennies encore, les fées dangereuses et malicieuses. On évitait de prononcer leur nom de manière audible. C'est ainsi que la mère Mac-Mich s'efforce de ne jamais prononcer le nom des fées et s'indigne quand Charles, le bon petit diable, ose braver l'interdit.

L'ironie se distingue encore de l'humour parce qu'elle exige un degré supérieur de détachement. Elle se distingue de l'« esprit » qui, lui, exerce ses railleries sous forme de badinage, l'ironie est sérieuse dans l'apparence, elle ne se draper ni dans le costume d'Arlequin ou de Géronte, moins encore dans celui de Tartuffe. L'art de l'ironie est coulant et naturel, on y raisonne sans argumenter, on y plaisante sans jeux de mots et surtout on s'attache à ne pas manifester l'intention parodique qui régit le propos. Le fait de souligner une intention ironique suffit à détruire l'effet. Les orateurs savent bien qu'ils ne doivent jamais au cours d'un discours dire à leur auditoire : « Vous allez sourire, Messieurs », l'effet de cette phrase est de draper de glace les interlocuteurs et ainsi l'orateur manque son effet.

L'ironie peut susciter le sourire, rarement le rire. Ce sourire qui, d'après Alain, est la perfection du rire. L'ironie est décapante, elle dégonfle les baudruches, elle souligne les ridicules en faisant semblant de ne pas les percer à jour. L'ironie peut aussi permettre de s'attaquer à des doctrines ou à des actions odieuses sans véhémence ni haine, car elle confère une sorte de sérénité apparente qui permet à l'intervenant de se faire comprendre sans monter dans les hauteurs du tragique qui frise toujours le ridicule lorsqu'il s'exprime en public.

Pour autant, si l'ironie est sérieuse, elle est souvent désespérée et pathétique. Le comique étant l'intuition de l'absurde, disait Ionesco, il paraît plus désespérant que le tragique. C'est le cas notamment des humours désespérés, tels que l'humour juif, ashkénaze ou séfarade, l'humour noir, l'humour né dans le ghetto, humour qui évoque des millénaires de persécutions odieuses et de souffrances atroces et qui constitue un art spécifique de se moquer de soi et de prendre les choses du bon côté, même si le cœur est souvent désespéré. L'humour de Popeck est très typique de l'humour hassidim et très significatif de cette ironie de l'absurde qui témoigne d'une désespérance.

L'ironie et l'humour, ces sœurs jumelles de la moquerie qui permettent d'exprimer sa pensée sous des voiles qui la rendent convenable et suscitent le rire, ont été souvent mal vues d'une certaine théologie médiévale. C'est du moins ce que l'on peut lire dans le roman de Umberto Eco *Le nom de la rose*, où l'un des vieux moines considère que le rire, fruit de l'humour, de l'ironie ou du trait d'esprit, est un péché car Jésus-Christ n'a jamais ri. En effet, dans *l'Écriture*, il n'est fait mention que des larmes du Christ (à la mort de Lazare, Jean XI, 35), de ses colères (contre les marchands du temple, Matthieu XXI, 12 et 13), mais nul ne mentionne un sourire ou un rire de Jésus ou de ses compagnons. Il est théologiquement certain que le Christ a dû rire, au moins sourire, puisqu'il était pleinement homme en même temps que pleinement Dieu, et ce réflexe naturel à l'homme qu'est le rire ou le sourire ne pouvait pas lui être étranger. D'ailleurs, le Christ sait manier l'ironie décapante ainsi qu'en fait foi l'épisode du dénier à César qui est, en même temps qu'un enseignement, une manifestation d'humour certaine (Matthieu Y-XII, 15 à 22).

Ainsi l'humour et l'ironie sont sérieux parce qu'ils expriment sous une forme spécifique une pensée souvent profonde, en tout cas toujours sérieuse.

Mais en plus l'ironie a une fonction spécifique qui consiste à pouvoir supporter les autres au cours d'une discussion et à leur dire la vérité que l'on ressent sans excéder les limites du tolérable et de la bienséance mondaine.

C'est Anatole France, le prince de l'ironie, qui a le mieux défini la fonction technique de ce mode d'expression de la pensée qui dépasse de beaucoup la simple envie de faire sourire ou de « faire comique » : « L'ironie que j'invoque n'est point cruelle, elle ne raille ni l'amour, ni la beauté, mais elle me permet de me moquer des sots et des méchants que sans cela j'aurais la faiblesse de haïr. »

\*  
\* \*

### *Communication d'Yvon GATTAZ*

Comme l'avaient découvert avant moi Pierre Daninos et Jean Dutourd, le drame de l'humour c'est son incompréhension par 50 % des auditeurs. De plus, ceux qui comprennent se partagent en deux catégories :

- ceux qui apprécient, donc rient ou sourient
- ceux qui n'apprécient pas et trouvent la formule mauvaise, éculée ou, pis, vulgaire.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, on avait bien distingué les mots d'esprit réputés nobles des calembours réputés vulgaires. Seule la distinction était souvent difficile.

Dans le monde économique, l'humour s'est infiltré subrepticement grâce à Auguste Detœuf, PDG réputé et auteur des célèbres *Propos de O.-L. Barenton, confiseur*, dans lesquels il rappelait la différence entre une citadelle et le capital d'une entreprise : « Quand une citadelle est investie, elle peut se rendre. Le capital, quand il est investi, n'est jamais rendu. »

Les Américains ont compris qu'introduire un discours économique sérieux par une *joke* avait beaucoup d'avantages. A la vérité, le trait d'humour dans une prestation aride permet d'attirer une attention parfois détendue et même de réveiller les somnolents intermittents ou profonds.

Jean-Claude Trichet commence ses discours par la *joke* suivante : lors d'une conférence qu'il faisait aux Etats-Unis sur l'euro, il n'y avait qu'un participant. A la fin de sa prestation, il s'apprêtait à quitter la salle quand l'auditeur le rattrapa : « Ne partez pas, je suis le prochain orateur. »

Distiller un peu d'humour dans un milieu économique réputé pour sa tradition et son conformisme était donc, en 1981, une tentative osée. Inconscient, je m'y lançai... avec quelques précautions.

En décembre 1981, lors de mon élection à la présidence du CNPF, je reçus la visite d'Ambroise Roux qui me demanda de le renouveler dans ses fonctions de premier vice-président, car, me dit-il : « Ainsi, nous monterons ensemble. » A sa sortie, je glissai à mon entourage : « Roux m'a pris pour Combaluzier. »

A un membre du Conseil exécutif qui déplorait le manque d'intérêt des Français pour le GATT, je susurrai : « Moi, je connais le GATT de A à Z. » Devant sa mine imperturbable, j'insistai sur un ton plus élevé, sachant que son ouïe commençait à dire non : « Avec mon patronyme, GATTAZ, je connais évidemment le GATT de A à Z. » Ses zygomatiques patronaux restèrent coincés définitivement, et je ne sus jamais s'il n'avait pas compris ou feint de ne pas comprendre. En revanche, le sénateur américain Mathias, auprès de qui je risquai cette mauvaise plaisanterie, s'esclaffa bruyamment, et, lors de ma réception, quelques semaines plus tard à Washington, à la tête d'une importante délégation de chefs d'entreprise français, par le secrétaire d'État au Commerce extérieur, il me salua

en ces termes : « Je suis heureux de saluer le seul Français qui connaisse le GATT de A à Z. » L'humour, incompris ici, avait franchi l'Atlantique.

C'est à cette époque que je lançai une interprétation audacieuse du sigle CNPF « Ce N'est Pas Facile », qui connut, elle, un grand succès qui perdura jusqu'au changement d'appellation du MEDEF en octobre 1998.

Autre petit succès, lorsque je dénonçai de la façon suivante les quelques membres de l'organisation atteints de logorrhée : « Quand, à la douane, on leur demande s'ils ont quelque chose à déclarer, ils répondent: oui, qu'on me donne un micro. »

Humour bien involontaire, un jour que j'étais bloqué dans mon bureau par une bruyante manifestation cégétiste, l'un de mes fils, étudiant à l'époque, entendant les clameurs, s'approcha de la manif. Il fut appréhendé par le service d'ordre syndical: « As-tu ton badge ? - Non - Alors le voilà. » Et mon fils, badgé CGT, se crut obligé de crier lui aussi : « Gattaz des sous ! » Bien entendu, je ne lui ai rien donné, mais nous avons conservé pieusement en famille le badge CGT.

Moins glorieux, mon échec avec la *Lettre du Président* tirée à 50 000 exemplaires. Pensant qu'aucun chef d'entreprise n'avait oublié que la taxe professionnelle avait remplacé l'ancienne patente, j'avais glissé cette constatation : « La faillite de la taxe professionnelle est patente », ce qui n'a pas créé le moindre sourire et qui, bien pis, semble n'avoir été compris par personne.

Dans ma défense des entreprises patrimoniales, je rappelai inlassablement que les patrons se divisent en deux catégories : ceux qui pensent que le génie est héréditaire et ceux qui n'ont pas d'enfants, plaisanterie qui a connu une telle audience qu'elle me fut renvoyée un jour par un chef d'entreprise, avec cette excuse: « Je ne sais pas qui a pu inventer ça. » Complexé, je n'ai pas répondu.

Pour la promotion des moyennes entreprises, je rappelais souvent qu'elles sont inconnues de l'administration, tout comme certains insectes du P' Bouteille. Celui-ci, lorsque j'étais collégien, cherchait dans ses gros livres le nom des insectes que nous lui apportions, et lorsqu'il ne trouvait pas, il nous les rendait avec cette sentence définitive : « Cet insecte n'existe pas », formule qui m'a plongé, pendant des années, dans une profonde anxiété.

Toujours au CNPF, nous avons constaté qu'autrefois les patrons emmenaient leur secrétaire en voyage en la faisant passer pour leur femme, et qu'aujourd'hui, ils emmènent leur femme en la faisant pour leur secrétaire, afin de passer le voyage en frais généraux.

Moins élégant, quand un garagiste présomptueux, devenu président d'une confédération, se fâcha avec le CNPF, on chuchota que c'était le seul garagiste qui avait l'échappement plus haut que le moteur. Plus élégamment, on affirmait que l'entreprise était une bicyclette, car, comme elle, elle devait son équilibre au mouvement et sa solidité au(x) cadre(s).

Et nos fiscalistes affirmaient, comme Tristan Bernard : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu, mais qui donne à l'État prête à rire. »

Enfin, nous allons achever ce court florilège en 1986 : à l'époque, certains ambitieux craignaient que je me présente à un second mandat et guettaient mon fauteuil par le trou de la serrure, ce qui leur donnait une maladie douloureuse et rare, le LTS, le Lumbago du Trou de la Serrure, dont je découvris par hasard le remède miracle: une

pancarte sur mon siège, bien visible de la serrure, avec cette mention: « Je partirai bien en décembre prochain. » Les plus bossus se redressèrent immédiatement.

Chers confrères, pardonnez ces anecdotes puisées dans cinq années d'un mandat difficile qui méritait quelques distractions. Mais, dès cette époque, mes confrères chefs d'entreprise avaient établi une différence nette entre les « gattazismes », qui contiennent une pensée profonde sous une forme légère, et les « gattazeries » qui ne sont que de simples plaisanteries. Prendre des gattazismes pour des gattazeries est effectivement vexant.

Finalement, le seul grand intérêt de l'humour dans un groupe, c'est de détecter ses adversaires. En effet, que la plaisanterie soit bonne ou mauvaise, vos amis rient ou sourient avec indulgence. Mais, même si la plaisanterie est excellente, vos adversaires ne sourient jamais, et vous pouvez ainsi les détecter.

On le voit, l'humour a un intérêt, même dans le sérieux.

\*  
\* \*

### *Communication de Jean TULARD*

Existe-t-il épreuve plus terrible que celle d'affronter, lors d'une conférence, d'un discours, d'un cours, un public somnolent, indifférent au sujet que l'on traite, pressé de vous voir conclure et qui montre ostensiblement son ennui ? Devant Georges Duhamel, Édouard Herriot affirmait que le plus dur pour un conférencier est d'apercevoir un auditeur qui regarde sa montre. « Oh! il y a pis, réplique Duhamel. C'est lorsque ce même auditeur porte sa montre à l'oreille pour voir si elle n'est pas arrêtée ! » Pour retenir l'attention d'un auditoire qui, inévitablement, vous échappe si le sujet est trop austère, une arme est alors à votre disposition: l'humour, sous la forme du jeu de mots, du trait d'esprit, de l'incongruité d'un rapprochement. C'est l'humour qui rend le sérieux supportable.

Prenons quelques exemples, fondés sur les jeux de mots. Imaginons le professeur contraint d'expliquer à un amphithéâtre d'étudiants venant d'avoir leur bac, c'est-à-dire rien ou presque, pourquoi Napoléon a dû imposer à l'Europe le Blocus continental. Il s'agissait de ruiner l'économie anglaise faute de pouvoir frapper directement la perfide Albion. Car, explique le professeur pour dérider son auditoire: « Envahir l'Angleterre était une sacrée paire de manches. » Le plus souvent, brouillé avec la géographie, l'auditoire reste, il est vrai, de marbre et note la phrase sans y voir l'allusion à une mer souvent démontée.

Que notre président me permette de rappeler comment, remettant son épée à l'un de nos confrères, financier brillant, et devant faire un discours particulièrement sérieux où l'on abordait la politique du Fonds monétaire international et une possible dévaluation de je ne sais plus quelle monnaie, conscient que l'attention du public massé dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne allait fléchir, il dit, ou à peu près, se tournant vers le récipiendaire : « Permettez-moi un reproche. » Inquiétude du nouvel académicien et de l'assistance. « Oui, précise l'orateur, vous avez fait mentir le vocabulaire de la Bourse. » Consternation de l'auditoire où certains regrettent d'avoir cotisé pour l'épée d'un tel personnage. Et, pince-sans-rire, l'auteur du discours de poursuivre: « En effet, puisque pour vous l'action est une obligation. » Soulagement de l'assistance, rires et applaudissements, et passent ainsi dans la foulée le plan d'équipement et de productivité, les mécanismes de l'inflation et la COB.

On se souvient d'un chroniqueur judiciaire qui voulait exprimer ses doutes touchant le suicide du magistrat qui instruisait l'affaire des bons d'Arras. On avait retrouvé ce malheureux au pied de son immeuble, la tête fracassée. « Il est impossible qu'il se soit jeté par la fenêtre, écrivait le journaliste, puisque ce magistrat était attaché au parquet. »

On pourrait multiplier les exemples, rappeler que l'humour n'est pas seulement le moyen de sauver un discours ou un cours de l'ennui, mais que le jeu de mots est aussi un recours dans une situation tragique.

Qui ne connaît le mot de Danton à Fabre d'Églantine dans la charrette qui les conduisait à l'échafaud. Fabre se lamente car il a laissé derrière lui, dans sa prison, des vers dont il a peur que s'empare Billaud-Varenes, également révolutionnaire écrivain. « Des vers, s'exclame Danton, mais tu vas en faire d'autres tout à l'heure. » Dans la voiture cellulaire qui le transporte à Drancy comme juif, Tristan Bernard, particulièrement secoué par les cahots du véhicule, se tourne vers ses compagnons d'infortune: « En fait de peuple élu, nous sommes plutôt en ballottage! » Et c'est Sacha Guitry qui raconte ainsi ses ennuis en 1944: « J'ai été arrêté le jour de la Libération. »

L'humour renverse le cours des choses, modifie ces dernières, transforme une situation. La tendance naturelle porte l'homme au sérieux, au tragique, à la mort. L'humour transcende l'angoisse. Rappelons-nous les mots des frères Marx: « Sommes encerclés, trois hommes et une femme, envoyez renforts ou deux femmes. » Et cet aviateur racontant sa traversée en avion de l'Atlantique: « Au milieu de l'océan, force fut de constater que je n'avais plus d'essence. » « Que faites-vous ? », interroge l'assistance. « Demi-tour. » L'humour est en définitive la meilleure manière de ne rien prendre au sérieux.

Assurément, il n'emporte pas toujours l'adhésion. Jean Cazeneuve nous a rappelé les différentes formes d'humour. S'il est un humour distingué, le trait d'esprit, privilège des salons et dont le prince de Talleyrand se fit une spécialité, le calembour n'a pas bonne presse. Je voudrais lui rendre ses lettres de noblesse en évoquant celui qui en fut le maître, le marquis de Bièvre, qui vécut entre 1747 et 1789. Mousquetaire du roi, collaborateur de *l'Encyclopédie*, le marquis de Bièvre était un homme important. Mais il est resté à la postérité pour ses calembours.

Considérant que la tragédie est un genre trop sérieux pour ne pas être ennuyeux, il décide d'y introduire des jeux de mots. Ce sera *Vercingétorix* en 1770. L'action se passe dans Alésia assiégé. La famine sévit. On décide de mettre à mort les non-combattants pour nourrir les soldats de leur chair. C'est Ugolin mangeant ses enfants pour leur conserver un père.

Voici quelques échantillons des vers du marquis de Bièvre: « Il plut à *verse* aux dieux de m'enlever ces biens. Hélas ! sans *eux* brouillés, que peuvent les humains! »

Ou encore : « Vous l'ordonnez, seigneur, je me livre tournois. »

Et la fin: « Je vais me retirer dans ma tente ou ma nièce, et j'attendrai la mort de la faim de la pièce. »

En 1772, c'est un grand poème, *Amours de l'ange Lure*. L'ange Lure est épris d'une fée, la fée Lure bien entendu, mais d'autres fées interviennent pour contrarier ces amours, la fée Lonie et la fée Néantise, mais c'est la fée Condité qui aura le dernier mot dans cette histoire d'amour.

Les œuvres du marquis suscitèrent de vives critiques. On parla de dégénérescence de la littérature. Bièvre se défendit, rappelant que « ces penseurs répandent des nuages sombres

sur toutes les branches de la philosophie », il déclarait que le calembour pourrait fort bien tenir lieu d'arme défensive contre ces ennuyeux personnages. Il évoquait deux circonstances où le calembour avait pourfendu le sérieux ennuyeux.

Lors d'une messe solennelle à la cour de Versailles, pendant un interminable sermon sur la passion du Christ, Bièvre se penche sur son voisin qui s'endormait. « Ah !, lui dit-il, l'auteur de notre rédemption n'a eu qu'une passion dans la vie, mais elle a été bien malheureuse. » Fou rire du courtisan qui allait s'endormir. Il est ainsi tenu éveillé.

Un autre jour, un grand débat agite une société savante sur la façon de concilier le sang-froid de Charles XII de Suède avec la folie qui le saisit lorsqu'il s'engagea en Russie. Les arguments s'échangent au milieu d'un ennui de plus en plus mortel. Alors Bièvre intervient : « Il est bien certain que Charles XII a fait plus de folies avec son sang-froid que Don Quichotte avec son Sancho. »

« Le goût des calembours n'est point une maladie chez moi mais au contraire un remède pour repousser l'ennui et rappeler la gaieté », plaidait le marquis de Bièvre. Malgré une tragédie et un poème, Bièvre ne fut, semble-t-il, d'aucune académie.

On m'excusera de l'avoir invoqué dans la nôtre. Souhaitons que sa philosophie fondée sur l'humour et le calembour (la rime est riche) nous inspire dans nos débats.